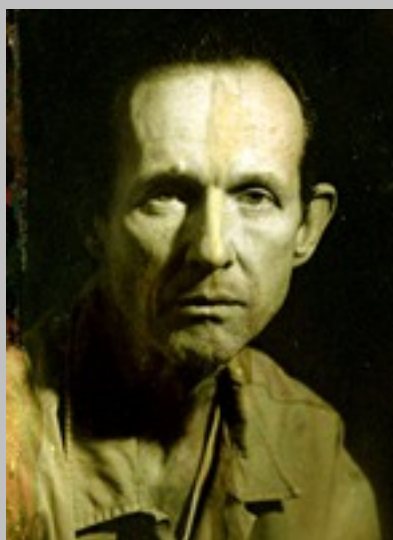


Maîtresse Cindy interviewe tous azimuts des pratiquants sadomasochistes et des non-pratiquants

*Interview exclusive de Romain Slocombe par Maîtresse Cindy



[Lire mes autres interviews](#)

Romain Slocombe est l'auteur d'une dizaine de bandes dessinées, de cinq films, d'une dizaine de romans, de plusieurs livres photographiques ainsi que de divers textes pour la jeunesse.

Les œuvres photographiques de Romain Slocombe ont été exposées à New York, Londres, Stockholm, Tokyo, Bologne, etc. <http://www.myspace.com/medicalart>

En mars 2009, publication de "Christelle corrigée", roman érotique où il est question à la fois de fouets et de plâtres, aux éditions Le Serpent à Plumes / Le Rocher.

Maîtresse Cindy :

- Tout le monde connaît ton travail sur le Japon. En fait, toute ton œuvre est centrée sur le Japon. C'est carrément l'obsession Japon. Pourrais-tu m'expliquer l'origine de cette passion ?

Romain Slocombe :

- Ce pays m'a attiré très tôt dans ma vie, pour diverses raisons, où l'esthétique tient une grande part. J'ai collectionné les estampes japonaises, et vu des centaines de films japonais à la Cinémathèque française ou ailleurs. Mon premier voyage à Tôkyô date de 1977, j'avais 24 ans. J'étais parti là-bas rejoindre ma copine japonaise de l'époque, ce

séjour a duré plus de deux mois. L'érotisme a joué un rôle important, bien sûr, dans ma passion pour le Japon. J'ai assez vite appris le japonais, et effectué en tout dix neuf voyages là-bas à ce jour. J'y ai trouvé beaucoup de modèles pour mes photos d' « art médical ». Mes expériences les plus insolites ont fourni matière à ma « tétralogie japonaise », dont les trois premiers volumes sont parus à la Série Noire.

MC :

- Les filles que tu photographies portent toutes des bandes plâtrées ou des minerves. A tel point qu'on les croirait sorties directement des urgences d'un hôpital japonais. Tu définis ton travail photographique comme étant du « Medical Art » mais, à mon avis et te concernant, je l'associerais plutôt à du (une forme de) fétichisme orthopédique. Qu'en penses-tu ?

RS :

- Oui bien sûr, mais il fallait, lorsque j'ai publié le livre L'Art médical en 1983, trouver un nom rattachant cela au domaine de l'art, car je considère mon usage de ce fétichisme personnel comme une part fondamentale de ma démarche artistique. Mon fétichisme a d'ailleurs évolué au cours des ans. Quand j'étais enfant, c'étaient plus les bandages qui me fascinaient. Plus tard j'ai découvert les appareillages orthopédiques dans les livres de médecine que je feuilletais dans les librairies. Le plâtre, qui allie le blanc des bandages à l'immobilisation qu'imposent corsets ou des attelles, a finalement pris une place prépondérante dans mon imaginaire. Ma mère était peintre et mon père architecte ; je me suis rendu compte récemment que, dans mon inconscient, j'avais peut-être cherché à enfermer la douceur des femmes dans la dureté du béton armé ? D'autre part, le « bondage blanc » que je propose est une sorte d'inversion du SM traditionnel. Enfermées dans du blanc et non dans des accessoires noirs, mes victimes sont celles d'accidents, pas celles de dominateurs, et elles acceptent volontiers leurs appareillages puisqu'ils sont le moyen de la guérison.

MC :

- Nous avons été programmés le même soir au Centre Pompidou. Nous étions même voisins de loge. Tu as présenté deux films « La femme plâtrée » et « Kega Shita Joshi Daiser » ainsi qu'une performance intitulée « Partita pour une violoniste accidentée ». Très franchement, je n'ai rien vu parce que j'étais en pleine préparation de ma propre performance, « Fantômes des liés ». En revanche, des amis présents dans le public sont venus me faire part de leurs impressions, après coup. Ils étaient complètement sous le charme. Présenté à ta façon, le « Medical Art » opère à merveille. Comment arrives-tu à expliquer ce phénomène ?

RS :

- D'abord, je tiens à dire que j'ai été très impressionné par ta performance de ce soir-là, ça a été un grand moment, où tu transfigurais une expérience réelle en l'investissant d'une dimension théâtrale extrêmement efficace. Quant à l'effet de mes films et de la performance musicale/médicale sur le public, peut-être que cela a

marché parce que la douceur, le romantisme, et aussi l'humour (noir) ont eu un effet de décalage par rapport à ce qu'on attendait. Je vois un changement intervenir dans la façon dont le public en général perçoit mes œuvres. De plus en plus de femmes, d'ailleurs, apprécient mon travail et m'envoient des messages, sur Facebook ou ailleurs, pour me dire qu'elles sont fans de mes photos, par exemple. Je trouve aussi de plus en plus de modèles volontaires pour se faire plâtrer. Car avec mon travail j'espère englober non seulement certains fantasmes masculins mais aussi la fantasmagorie féminine, qui me passionne et que j'essaye également d'aborder dans mes romans.

MC :

- Tu es l'auteur d'une tétralogie, « Crucifixion en jaune », déclinée en quatre romans : « Un été japonais », « Brume de printemps », « Averse d'automne » et « Regret d'hiver ». Bon, on se doute que cette tétralogie n'a rien à voir avec les quatre saisons de Vivaldi. En revanche, je pense à Henry Miller et à sa « Crucifixion en rose », trilogie cette fois avec Sexus, Plexus, et Nexus. Y a-t-il un rapport avec le travail d'Henry Miller et si oui, lequel ?

RS :

- J'ai lu presque tous les livres de Henry Miller, à une époque où j'étais très sensible à leur enthousiasme communicatif et à leur liberté de ton. Mon grand-père, l'écrivain anglais George Slocome, avait fréquenté la bohème de Montparnasse dans les années vingt et trente, et j'ai toujours senti des affinités personnelles avec l'atmosphère très libre de cette époque et de ce milieu. Donc, j'ai pensé à ce jeu de mots pour le titre de ma tétralogie qui est aussi une forme de crucifixion, à travers la lente déchéance (comique) de son narrateur-héros, Gilbert Woodbrooke. Mais j'ai voulu rendre hommage aussi à Yukio Mishima, et la trilogie que je viens de commencer avec « Lolita complex » s'intitulera « L'Océan de la stérilité » (la tétralogie que Mishima a achevée avant son suicide s'appelle « La Mer de la fertilité »), mais les trois titres incluront des syllabes de Plexus, Sexus et Nexus, on ne quitte donc pas Miller.

MC :

- Tu parles japonais et tu parles également très bien l'anglais (ta mère étant d'origine anglaise). Voilà sans doute pourquoi tu t'es mis à traduire de nombreux ouvrages dont : « Tombeau pour cinq cent mille soldats » de Pierre Guyotat. Ce livre édité en 1967 a connu un très grand retentissement parce qu'il y mêle guerre et sexe. Pourquoi avoir traduit « Tombeau pour cinq cent mille soldats » et pas « Eden Eden Eden » du même Guyotat, autre chef-d'œuvre complètement sulfureux ?

RS :

- C'était en fait une demande de l'éditeur, James Williamson, de « Creation Books », qui avait publié deux de mes recueils de photos, City of the Broken Dolls et Tokyo Sex Underground. Il venait de publier une traduction de Eden Eden Eden, et s'était aperçu qu'il n'existait pas de version anglaise du « Tombeau » (une première traduction ayant brûlé dans un incendie avant d'être achevée). Je n'avais jamais lu Guyotat, je l'ai découvert en

traduisant, et j'ai adoré ce livre, qui est un moment littéraire, une sorte de tragédie épique englobant l'Antiquité, l'Histoire contemporaine (la guerre d'Algérie) et des fantasmes sexuels où se mêlent une beauté incroyable et la plus extrême des cruautés. Je me demande pourquoi Pasolini n'a jamais tenté une adaptation...

MC :

Tu t'es trouvé associé à l'aventure artistique du groupe Bazooka dans les années 1970. Plusieurs membres de ce groupe ont participé de façon active aux soirées Alien Nation au début des années 2000. A l'époque, beaucoup d'artistes commençaient à s'impliquer dans ce genre de soirée fétichiste. Et puis, plouf ! plus rien... Chacun est retourné travailler dans son coin.

Gâchis ? Occasion manquée ? Quel regard portes-tu sur ce genre d'aventures ?

RS :

- Oui c'est un peu dommage que ça se soit arrêté, peut-être d'ailleurs pour des facteurs personnels qui n'ont rien à voir. En tout cas, j'avais été surpris et amusé de retrouver mon vieil ami Kiki Picasso s'investissant dans cette démarche, alors qu'à l'époque de Bazooka je me sentais un peu isolé de mes anciens condisciples des Beaux-Arts, même si Kiki et Loulou, entre autres, ont eu la gentillesse de collaborer à mon livre L'Art médical, en 83. Plus tard, avec Alien Nation, il y a eu en effet des soirées thématiques, comme une certaine nuit « Crash », à laquelle les gens se sont rendus déguisés avec des minerves, plâtres etc. On m'a demandé plusieurs fois d'y exposer mes photos, ce que j'ai fait avec plaisir. Et puis tout cela est retombé, j'ai l'impression qu'on est revenu à des soirées plus conventionnelles — c'est une époque qui a disparu, c'est un peu triste. En revanche, et en dehors du monde de la nuit, je m'aperçois qu'un grand nombre de fétichistes se retrouvent sur Internet, en particulier les fétichistes du plâtre, des corsets orthopédiques etc. Du coup, je réalise que mon travail sur le médical éveille des échos chez énormément de gens, à travers le monde, hommes et femmes. C'est assez fascinant pour moi de surfer à la fois sur l'art, qui est mon domaine d'activité, et sur une fantasmagorie réelle, importante, mais encore relativement peu connue...